



Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Ecrit et Savoir» - n°7 - Novembre 2012

«D'une métaphysique du penser»



Ce qui donne le plus à penser, c'est bien que l'inconscient existe. Du moins si l'on se situe dans le paradigme de la psychanalyse, conditionné par cette affirmation, l'inconscient ne peut qu'exister et c'est en sorte qu'il se donne à penser. Comme l'enseigne Heidegger, pour pouvoir accéder au penser, il convient que nous soyons en situation de penser. Ainsi nous devrions être parés à l'apprentissage de la pensée. Et convenons-en, une fois parvenue à cet apprentissage, il est de reconnaître qu'avec cet accès aux modalités d'appropriation du savoir, nous n'en pouvons pas pour autant user du pouvoir de penser. Sommes-nous alors condamnés à errer dans les limbes d'une éternelle quête de la rencontre de la pensée, sans pour autant s'en prévaloir de l'acte de penser?

S'il s'agit bien d'une démarche volontariste, qui cloue au pilori de l'immobilité, la volonté de penser, reconnaissons toutefois que les obstacles à la mise en oeuvre s'égrènent, tel un chapelet dévot. C'est par le mot, que penser se fait corps au discours ; d'un mot qui au-delà de la représentation articule le sens de la langue. Si les pensées comme une myriade d'étincelles continuent de jouer la sarabande d'un esprit qui flirte avec la création, c'est par la transmission vers l'extérieur de l'individu que la nébuleuse de la pensée prend forme dans le «penser» et dans l'acte de penser. Pourrait-on en venir à penser que l'inconscient existe, et quelle serait alors la nature ou la forme de ce qui mènerait à un tel constat? La démarche de la raison nous invite à pouvoir collationner les éléments d'une démonstration, et pour peut-être penser la preuve, ou tout du moins en asservir l'existence à des éléments dont la réfutation ne serait que manifestation tendancieuse de l'esprit chagrin. Devrions-nous par la suite engranger une série de postulats ou d'hypothèses, régissant un rapport à supposer possible entre le penser et le qualifiant inconscient comme existant? Mais n'est-ce déjà pas faire acte de penser que de s'instaurer de ce questionnement?

L'inconscient existe, car il est fait exister dans l'espace très spécifique de l'expérience analytique. Non pas qu'il ne semble pas exister en dehors, mais c'est par la «faute» de la psychanalyse, que l'orthographe d'une écriture de la pensée s'en vient à se penser autrement du fait de cette découverte freudienne. Ce qui existe ou est fait existant est, tant le penser à propos de l'inconscient, que l'inconscient lui-même quand il ne ferait pas existentiel du penser. Bien entendu, et, car cela ne sera pas entendu, car non dit, et même pas d'un dire à venir en surprime de la jouissance, l'inconscient ne se fait en rien de l'acte de penser. Tout au plus peut-il s'accueillir au sein de pensées, comme autant de rêveries ou de fantasmes que l'individu peut être malmené à entreprendre. Nous dirons alors qu'il peut advenir qu'il pense à l'inconscient, tout comme il pourrait entrer dans la pensée de l'existence de l'inconscient. Le psychanalyste ne serait-il pas de ceux qui pensent? À n'en pas douter, il a su adjoindre à l'être parlant, la qualité d'être pensant et sa rencontre avec le désir de l'analysant le conforte dans notre dualité d'investigation. Clamer que l'inconscient existe serait prendre le risque du ridicule, non pas que l'on puisse prouver le contraire, mais il serait de cette clameur à éteindre l'essentiel, ce qui fait le réel. La gausse de l'inconscient existant ne peut mener

qu'à une relative perte de substance, celle non plus d'un contenant, mais celle d'un parlant. À vrai dire l'inconscient est déjà du parlant quand on commence par le formuler ainsi. Mais cette formulation ne semble pas en dire d'avantage, sauf à faire invite d'un dire à révéler. Si le penser ne correspond pas à une simple énonciation d'une mise en action, de la pensée peut-être, il convient de s'en assurer au risque de la confusion. Le penser s'instaure d'une nomination, celle qui caractérise par le mot, ici, le verbe non conjugué, de ce quelque chose sorti du flou de la pensée pour faire trou au langage. Le passage à la langue instaure la complémentarité des acteurs mis en jeu, celui qui en est du parler et cet autre, qui ne peut en fait que conjuguer l'Autre, et ce cortège de significations à l'inconscient. Parler instaure l'acte, parler instaure la fonction, parler fait entrer ce qui parle dans l'espace du sens à la qualité de celui qui parle.

Le penser positionne, non pas tant ce qui est dit ou ce qui ne peut pas être du dit, mais le regard à porter sur celui qui agit et ainsi sur sa nature d'être agissant, ici d'être parlant du penser. Et si la question nous vrille, ce que je n'espère pas, la pensée, à nous en questionner du : «mais de quoi parle-t-il?» -il convient l'espace d'un temps, de se positionner au-delà du contenu, et même de ce qui pourrait apparaître comme contenant. Le penser fait invitation à la prise en compte de la nature donc de celui où celle d'ailleurs, qui met en action l'acte de penser. Pas tant, dans sa réalité de parlant simple, mais d'être parlant, en ce sens où il fait son qualifiant d'étant par la même. Qui est cet être qui fait cause du penser, non pas ses identifiants sociétaux, mais qui est ce révélateur du penser. En marge que tout humain est un être parlant, serait-il ipso facto un être pensant? Cela, à n'en pas douter, donne à penser. Non plus uniquement pour faire accession à un quelconque résultat, comme vérité ou mensonge d'une aspiration, d'une quête de savoir, mais comme assertion d'une potentielle essence. Où l'essence du parlant serait le pensant, mais d'un pensant qui se fraye à la langue et au langage. D'un pensant, comme d'ailleurs d'un état de parlant qui n'en restituerait pas la dimension de l'être par le langage, ne serait que lettre morte à l'inscription de toute signification. Du parlant comme du pensant ne sont en fait que des potentiels à activer sous le jeu de registre où le langage fait lit de l'inconscient. Certes nous pourrions en demeurer à la surface du conscient, voir du Moi, pour que s'en continue les déclinaisons rassurantes du cogito cartésien.

Mais nous pouvons aussi nous interroger, sur ce qui est du penser, quand s'y adjoint l'inconscient comme existant. Partons des diverses affirmations de Lacan, comme «l'inconscient existe» ou bien encore celle du «l'inconscient, ça parle». Si parler fait acte de nomination à l'existence, alors l'inconscient existe puisqu'il est déjà ici mentionné, et comme existant et en rapport avec ce quelque chose qui parle. Que disons-nous de si spécifique avec cette invitation de l'inconscient existe? Certes, l'inconscient freudien fait réalité de sens et du réel pour le psychanalyste, et certainement progressivement pour ses analysants. Quand l'inconscient freudien conjugue l'exister, du moins dans cette interpellation que soumet le locuteur, il ne nous en donne pas plus à entendre que dans

l'autre propos, l'inconscient parle. Comme avec le cogito, serions-nous amenés, modélisés par le passage du "je pense, donc je suis" au "l'inconscient parle"? Si l'inconscient parle, alors il devrait exister ou être fait existant de cette seule affirmation. Cette logique ne peut que nous mener sur le terrain du faux, l'inconscient n'étant pas un individu. Même si nous pouvions poser la réflexion sur l'être de l'inconscient; ce que nous ne manquerons pas de mettre en oeuvre. Tout en n'étant pas, quoique en faisant tour toute fois à l'étant, l'inconscient va questionner, au sens d'interpeller le sachant, ici celui qui en sait de cette nature. Si parler n'est pas communication, échange entre deux subjectivités, si parler n'implique pas l'expression d'une volonté de transmission, de témoignage, alors «l'inconscient parle», peut être fait existant. Existant, car de ce propos se recueille une somme de données qui peuvent corroborer ce qui serait de l'existence de l'inconscient.

Le rêve, le lapsus, le mot d'esprit ouvrent la porte d'un contenu latent, non directement disant mais à coder au risque de la psychanalyse. Risque de ne pas seulement écouter ce qui est dit, mais de mettre à jour la structure de ce qui a amené «un quelque chose» à ne pas pouvoir se faire langue. Le dire serait à la rencontre de l'inconscient, ce que l'infrason est à l'acoustique : là, mais pas tout à fait là, dans l'accessibilité immédiate. Ce présent du passé qui ne peut éclore que dans un présent qui écarte les limites du temps linéaire. L'inconscient parle et pourtant je n'entends rien, au sens qu'aucun mot de la langue ne fait approche à mes oreilles; et pourtant certains mots, eux qui font incongruités peuvent, de par cette rupture de sens, faire nouvelle logique. L'inconscient ne me dit rien, que je sois analysant ou analyste d'ailleurs; mais de par cette logique de l'absence, de la béance, il est dit de ce qui fait manque. Et si le manque ne manque pas, c'est bien par ce qu'il manque (au sens du ratage) la langue, qu'il ne peut faire retour que par le langage. Ce langage qui ne dit rien, mais qui, ainsi en dit de ce tout inaccessible et inaudible. L'inconscient en ne pouvant être parlé dans la langue, fait trace, fait trou de cette confiscation à la pensée, que sont les en-cause-du refoulement. La pensée fait elle aussi manque à l'accessibilité, sauf à s'en inscrire comme penser, où l'être fait devant et derrière de la scène humaine.

Alors tout serait entre les mains de cet être qui pourtant n'en possède point, car son existence ne le prédestine pas à être individu, mais seulement sujet d'une mascarade, celle qui met en place, la double substitution qui nous fait inviter au réel de sens. Il s'agirait à la fois, d'un signifiant qui représente un sujet pour un autre signifiant, et d'un \$ en place d'un S. La tête peut nous tourner maintenant sous la ronde d'une métaphysique, non plus seulement du penser, mais tout autant de l'exister. Comment pourrait-on penser l'inconscient, dans ce qu'il puisse parler ou bien même exister, sinon par l'immersion dans le trou, la faille à la raison de cette gigantesque confiscation à l'homme qu'est sa psyché? Comme pour faire écho au qu'appelle-t-on penser de Heidegger, nous pourrions prendre la trace du langage, pour ne plus pouvoir nous en départir de cet inconscient. Insondable, infernal, intemporel, maître ou esclave d'ailleurs du semblant, l'inconscient existe et

nous le faisons exister par la langue, en nommant justement ce qui ne peut pas être approché autrement que par cette assurance à l'incomplétude. L'inconscient est-il plein ou vide, et ce d'autre chose que nous pourrions dans nos fantasmes de toute puissance à la raison et au discours de la science, tenter d'y mettre pour le cerner.

De ce remplissage à la langue, que les échevins du langage que sont les analystes vont faire terrain de dé-semblant. L'inconscient, effectivement, ça parle. Non plus seulement toutes ces ritournelles vraies, des pulsions, du désir, de l'Autre, mais tout autant de tout ce discours même sur l'inconscient. Et si ce discours en cause de l'inconscient, fait du penser, alors il en donne tout autant corps à l'existence. L'expérience analytique et son siège d'une parole à entendre et à faire tendre à la vérité font lit de l'existence de l'inconscient, bien plus que l'annotation au registre de preuve des collations de signes qui émergeraient. Si en pensant, puis en parlant de l'inconscient se réalisent les conditions d'une parole en plus, à celle simplement dite par l'analysant, et que cette parole en place d'une nouvelle vérité fasse sens à l'être de l'individu, il semble possible de faire acte de psychanalyse. Vous aurez traduit par vous même, qu'il ne s'agit pas de parler de l'inconscient durant une analyse, mais peut-être tout simplement de penser qu'il serait possible de le faire, pour que s'accomplisse l'être de l'analysant. L'être de l'analyste étant pour sa part du fait même de ce cheminement au désir d'analyse... Si l'inconscient parle, et il nous doit bien ça, alors il n'y aurait pas plus vrai que le penser pour parler, non pas de l'inconscient, ni même inconscient, mais pour parler l'être.